

Historiographie, cultures et régimes d'historicité en France au XVII^e siècle¹

Caroline SAAL, DR transitions, ULg

« Au profond des consciences, l'histoire fit faillite² ». Voici probablement la sentence la plus radicale – et non la moins célèbre – qui ait été formulée sur le rapport à l'histoire en France au XVII^e siècle. Elle est de la plume de l'historien Paul Hazard, père de la thèse d'une « crise de la conscience européenne » au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles. Il voit dans les historiens du « Grand Siècle » des « humanistes attardés³ » et partiaux, responsables du profond discrédit que le savoir historique connaît après Descartes. Les propos de Paul Hazard ont été nuancés depuis lors, mais demeure cette étiquette tenace qui définit le XVII^e siècle comme un moment de ressac historiographique. On l'a qualifié d'époque « moins favorable (...) aux grandes ambitions historiographiques⁴ », d'un siècle qui serait grand sauf « du point de vue de l'histoire⁵ », durant lequel « le sommet du crâne » se trouve « ailleurs⁶ ». Cette image est d'autant plus renforcée par le fait que l'historiographie du XVII^e siècle se trouve « coincée » entre deux siècles dressés, eux, en âges prospères de la pensée historique. S'est ainsi élaborée une vision diachronique de l'historiographie, rythmée par des accélérations méthodologiques ou des ralentissements qualitatifs, qui a modelé le XVII^e siècle en un creux sur une courbe ascendante vers la notion actuelle d'histoire-science.

Une conséquence de cette vision a été de donner l'impression que tout avait été dit sur le rapport au passé et à l'histoire en France au XVII^e siècle, ou qu'il y avait peu à en dire. Mais sont-ce seulement les qualités des historiens ou l'originalité des entreprises historiographiques qui rythment l'histoire de l'histoire ? Discipline récente, l'historiographie française est traversée depuis de nombreuses années par ce questionnement, en particulier pour les sociétés anciennes⁷. En parallèle à l'étude de l'historiographie, insatisfaits des réponses qu'ils trouvaient lorsqu'ils étaient « à la recherche de l'histoire⁸ » au XVII^e siècle, des historiens et

¹ Cet article reprend sous forme synthétique les résultats de recherches menées dans le cadre de notre thèse de doctorat consacrée aux transferts de savoirs historiques au XVII^e siècle en France, sous la direction du Prof. Annick Delfosse à l'Université de Liège

² HAZARD [1935] 1961, p. 38.

³ *Id.*, p. 40.

⁴ BIZIÈRE et VAYSSIÈRE 1995, p.96.

⁵ AVEZOU 2008, p. 176.

⁶ CHAUNU, p. 8.

⁷ À l'heure de la « commémorite aigüe » comme l'a qualifiée François Dosse, l'original travail de Pierre Nora a ouvert aux historiens contemporanéistes la voie de l'étude de la relation au passé par le biais de la mémoire. (NORA P. (dir.) 1984-1992)

⁸ L'expression est d'Annie Bruter qui cherchait à étudier la pédagogie de l'histoire au Grand Siècle et a démontré combien les différences de perception du passé entre l'époque contemporaine et l'époque qu'elle étudiait nécessitaient de se débarrasser d'une vision de l'histoire comme discipline pour partir à la recherche du passé. (BRUTER 1997)

des philologues se sont intéressés à la circulation des savoirs historiques, à leurs lieux d'apprentissage et de diffusion, dans des manifestations autres que celles des livres d'histoire. Ils ont repéré pour le XVII^e siècle une omniprésence du passé et des usages multiples du bagage historique. Ils sont sortis des sentiers battus de l'historiographie, non sans toujours échapper aux ornières, pour proposer de travailler autrement et d'ouvrir le champ de l'historiographie à des objets nouveaux.

Cette évolution ne se fait pas sans tension : que peut-on ranger sous la bannière d'historiographie ? Comment connecter ces études nouvelles avec l'histoire de l'histoire tout en respectant la spécificité de relations distinctes au passé mais néanmoins en interaction ? Cet article tentera de dresser le bilan de cette réflexion méthodologique et conceptuelle, et, par une brève vue synchronique de la fabrication de savoirs dans la France moderne, de réfléchir à l'emploi de concepts, tels que ceux de cultures historiques ou de régimes d'historicité, pour avancer vers une « pensée complexe », au sens que lui donne Edgar Morin, du rapport moderne au passé. En guise de conclusion, nous réexaminerons la question des rythmes historiques en historiographie, et l'impact que de nouveaux concepts impriment sur l'image de transitions d'une époque.

L'historiographie est largement l'accès privilégié des historiens à la représentation du passé des sociétés anciennes. C'est en effet une tradition pluriséculaire, de connaître ceux qui ont théorisé la discipline et pratiqué l'écriture de l'histoire. Elle provient de ce que pendant longtemps, le métier d'historien combinait deux tâches constitutives. La première consistait à « mettre en histoire » le présent, à le rendre historique – c'est-à-dire à sélectionner le mémorable pour en créer la tradition. La seconde était de mettre en mot de son temps les discours des historiens anciens. L'historien modernisait la forme du legs des prédécesseurs jugés compétents, en améliorait éventuellement le style et l'enchaînement. S'ils pouvaient confronter des discours historiques contradictoires, ils n'avaient guère pour habitude de se fier à d'autres types de sources anciennes. Ainsi, la Popelinière, Charles Sorel, Étienne Pasquier, pour rester en terre connue, démontraient une connaissance des pratiques historiographiques, qu'elles les aient précédés ou qu'elles leur soient simultanées, et nourrissaient une réflexion épistémique et normative en regard. Le retour aux sources primaires comme démarche historienne primordiale apparaît progressivement au moment des controverses religieuses de l'époque moderne, du développement de la philologie et de la critique textuelle, quand des « vérités » sont entrées en compétition et quand l'argument d'autorité, longtemps autosuffisant

dans l'Europe ancienne, n'a plus suffi à départager les adversaires. Les écrits des historiens anciens ont alors été relus à la lumière d'autres archives.

Les historiens anciens furent même écartés un moment de la discipline historique. Au XX^e siècle, à la recherche de sa légitimité, désireuse de couper les ponts avec une pratique de l'histoire très différente de la discipline actuelle, l'histoire en France s'est gardée de réfléchir à son passé – démarche apparentée à un « crime capital⁹ » selon Lucien Febvre. Cette auto-interdiction implicite des historiens s'explique non seulement par la crainte de dériver vers une philosophie de l'histoire qui risquerait d'invalidier la professionnalisation de la discipline, alors toujours en cours¹⁰, mais aussi par une assimilation de la réflexion épistémologique à une compétition conflictuelle entre différentes écoles de pensée¹¹. La réhabilitation de l'histoire comme objet d'histoire central s'accélère dès les années 1970 par les « recherches-plaidoyer » de Charles-Olivier Carbonell¹² ou les réflexions sur l'acte de produire de l'histoire proposées entre autres par Michel de Certeau ou Michel Foucault¹³ ... L'historien Philippe Poirrier déclare en 2004 « la bataille de l'historiographie (...) gagnée », constatant deux sillons profonds, d'un côté « une sociologie historique de la discipline qui participe à la construction plus large d'une histoire des sciences de l'homme » ; de l'autre, « une approche plus théorique qui relève davantage de l'épistémologie¹⁴ ». L'historiographie est devenue une branche à part entière de la discipline.

L'approche de sociologie historique de la discipline a pris la forme de ce que l'historien fait le plus : de la chronologie. Revenons à la phrase de Paul Hazard, et à la « faillite de l'histoire ». Cette phrase, citée ici à dessein volontairement provocateur, est avant tout le fruit d'un regard postérieur, nourri par la réputation des historiographes royaux de « plumes serviles ». Cette idée commune, loin d'être sans fondement, est apparue avec l'émergence de la contestation de l'absolutisme, et s'est perpétuée sans difficulté jusqu'au milieu du XX^e siècle, correspondant à la représentation du métier des lettres sous un pouvoir monarchique fort. Elle a longtemps guidé la perception de l'histoire au XVII^e siècle.

L'époque moderne a été divisée en trois périodes historiographiques, dont les frontières se confondent avec celles des siècles. Le XVI^e siècle serait le temps d'une historiographie novatrice et intelligente, comme l'illustrent *La méthode* de Jean Bodin, les

⁹ FEBVRE [1952] 1992, p. 432.

¹⁰ DOSSE 2000, p. 5.

¹¹ POIRRIER 2004, p. 218.

¹² DE CERTEAU 1975.

¹³ FOUCAULT 1966.

¹⁴ *Id.*, p. 232.

œuvres originales d'Étienne Pasquier ou de La Popelinière. Au XVIII^e siècle, en parallèle à l'éclosion de la philosophie des Lumières, se marque la distanciation accélérée et définitive du récit historique avec le providentialisme et la fable, incarnée notamment par la recherche de l'objectivité historique du protestant Pierre Bayle, ou dans le *Siècle de Louis XVI* de Voltaire, qui s'attache à la démythification de l'histoire.

Entre les évolutions claires du discours historique à ces deux moments, l'histoire telle qu'elle s'écrit au XVII^e siècle apparaît écrasée : genre littéraire bien plus que discipline, elle est alors emprisonnée au service de la royauté, par le commissionnement d'historiographes chargés d'écrire les exploits de leurs commanditaires¹⁵. En outre, le XVII^e siècle est aussi celui de Descartes, qui recommande de ne « s'occuper que des objets dont notre esprit paraît pouvoir atteindre une connaissance certaine et indubitable¹⁶ », et qui signe indirectement la condamnation de l'histoire, de ses témoins contestables et de ses sources anciennes. Certes, l'histoire érudite, au service du gallicanisme¹⁷ et de l'hagiographie¹⁸, pose les commencements d'une histoire savante¹⁹, défiant avec vigueur le pyrrhonisme historique, mais, pour différentes raisons, elle n'a pas été complètement assimilée à la pratique historiographique avant le travail de Blandine Barret-Kriegel sur les pratiques d'érudition des historiens au Grand Siècle²⁰.

Si on recule la loupe des livres d'histoire pour saisir une approche plus globale de la relation anthropologique au passé et à l'histoire, en observant leur circulation comme savoir, le XVII^e siècle n'est pourtant pas celui du désintéressement. C'est au contraire la mode d'un « goût de l'histoire », comme l'a nommé Philippe Ariès²¹ : les livres destinés à l'apprentissage de l'histoire prennent des formes inédites²², équivalent entre 20 et 30% de la production imprimée à Paris²³ et s'écoulent bien, tandis que les pratiques de collection d'objets anciens ou de galeries de portraits dévoilent une certaine fascination pour les temps

¹⁵ Il est clair que ce rapport d'obéissance a été déterminant mais Louis Marin a mis en avant « le chiasme entre les deux pouvoirs » : puissance politique et pouvoir de la narration sont dans une relation d'interdépendance, chacun ayant besoin de l'autre pour exister (MARIN 1978, p. 9).

¹⁶ DESCARTES [1628-1629] 2002, p. 78.

¹⁷ BURY, p. 313-324.

¹⁸ JOASSART 2011.

¹⁹ KRIEGL [1988] 1996. Les tomes s'intéressent respectivement à Jean Mabillon, à la défaite de l'érudition, aux académies de l'histoire et à la République incertaine, autrement dit les relations entre pouvoir et histoire. Ce travail envisage toutes les facettes de l'histoire comme discipline, de la cour de Saint-Maur au Cabinet des Chartes.

²⁰ KRIEGL [1988] 1996.

²¹ ARIÈS [1954] 1986.

²² C'est entre autres au cours du XVII^e siècle que se développent des jeux historiques.

²³ BIZIÈRE et VAYSSIÈRE 1995, p.96.

anciens²⁴. Il faut donc poser, d'une part, la médiocrité, au sens étymologique du terme, des livres d'histoire, et de l'autre, un véritable intérêt pour le transfert du savoir historique. Alors que le rythme de l'historiographie chuterait, celui de la diffusion du passé maintiendrait, voire accélérerait la cadence. On aperçoit combien l'image du ressac historiographique devient partielle – et partiale. Cette réalité biface a éveillé de nouvelles questions.

En effet, progressivement, l'attrait pour les « mentalités », les croyances, et les pratiques ont appréhendé autrement l'objet « histoire ». En 1954, Philippe Ariès tâche de comprendre « l'attitude devant l'histoire », relevant quelques différences de fonctionnement entre la pensée historique moderne et la nôtre, notamment l'anachronisme volontaire²⁵, et se penchant sur les pratiques de curiosité intellectuelle. Il écrivait : « Les livres d'histoire ne nous donnent pas le reflet exact de l'image qu'on se faisait du passé au XVII^e siècle²⁶ ». À la fin des années 70, certains historiens, dont Jacques Le Goff²⁷, ont affirmé que la littérature historique académique ne suffit pas à rendre compte de l'étendue de la représentation de l'histoire et du passé, qui se mêle à des pratiques fictionnelles, matérielles ou commémoratives car les restes du passé intriguent, nourrissent l'imagination et s'imbriquent avec les savoirs historiques. Les savoirs se distribuant dans un groupe par les processus communicationnels, il fallait approcher ceux spécifiques aux époques étudiées.

Influencés par les réflexions sur l'histoire de l'imaginaire et désireux d'interroger les sources littéraires et artistiques, certains chercheurs ont employé de nouveaux concepts. Celui de « culture historique », désignant globalement une culture qui possède un sens intrinsèque de l'histoire. Il ouvrait le champ d'études à l'ensemble des productions témoignant d'une conscience historique. En France, à notre connaissance, seules deux études d'ampleur, celles de l'historien Bernard Guénée, et le travail de Steve Uomini, se sont revendiquées sous la bannière spécifique de la culture historique. Nous y reviendrons.

François Hartog a proposé, lui, plus récemment le concept de régimes d'historicité. Il s'agit de « décoder les modalités d'articulation des catégories du passé, du présent et du futur²⁸ », en observant leur engrenage, et de reconnaître leur rôle dans l'appareil cognitif d'une culture. Soucieux de fournir un concept opérant et invitant ses confrères à le complexifier et à l'améliorer, François Hartog les synthétise en trois régimes principaux : un régime ancien, passéiste ; un régime moderne, futuriste ; et enfin, le présentisme, qui limite

²⁴ KENNY N. 2004 ; POMIAN K. 1987.

²⁵ ARIÈS [1954] 1986, p. 200.

²⁶ *Id.*, p.187.

²⁷ LE GOFF [1977] 1988, p. 219.

²⁸ vol. 2, p. 766.

l'horizon à sa propre expérience. L'historien précise qu'il faut ajouter à ces toiles de fond des temporalités locales. Ce concept est intéressant en historiographie car il permet de penser la place donnée au passé de manière globale et rappelle que cette place varie et influence la représentation de soi et du monde d'une société.

À la fin du ^{xx}e siècle, presque simultanément, deux études cherchent à localiser les lieux d'apprentissage de l'histoire au ^{xvii}e siècle. Dans sa thèse sur la pédagogie de l'histoire au Grand Siècle²⁹, Annie Bruter remet en question l'hypothèse selon laquelle l'enseignement de l'histoire commence à l'époque contemporaine, déconstruisant l'amalgame entre la plage-horaire des écoles et la preuve de la présence de l'histoire. Elle dévoile une fréquentation du passé « non-disciplinaire ³⁰ » quotidienne dans l'enseignement, où les enseignants intègrent l'étude du passé et des historiens en les mêlant à l'apprentissage du latin, des mœurs et de la rhétorique. C'est un enseignement multiforme d'un passé magnifié, vécu, transmis dans ses codes, plutôt qu'une science clairement délimitée. Steve Uomini, lui, juge la culture historique du ^{xvii}e français trop souvent disqualifiée, ou mésestimée³¹. Le concept de « cultures historiques » avait été employé par l'historien médiéviste Bernard Guénée dix-ans plus tôt pour présenter les chroniques et les annales médiévales comme des pièces indépendantes et synchroniques, possédant une logique propre à la culture médiévale, détachée de critères anachroniques d'originalité et de véracité³². Steve Uomini, lui, cherche à comprendre où l'histoire s'écrit à l'époque moderne et affirme le caractère polygraphique de l'histoire, en analysant sa vulgarisation dans la production d'histoires tragiques, romanesques et anecdotiques. Dix ans plus tard, la spécialiste de la littérature française Béatrice Guion publie une étude importante sur l'usage de l'histoire dans laquelle elle décortique l'application de la fameuse formule cicéronienne, *historia magistra vitae*, au sein d'un vaste corpus de sources, combinant des histoires, des traités, des fictions, des ego-documents et des lectures modernes des Anciens³³.

Ces études se situent en cela, avec d'autres³⁴, dans une réflexion en cours, encore peu théorisée, sur l'adéquation des questions traditionnelles d'historiographie aux époques où la

²⁹ BRUTER 1997.

³⁰ *Idem*, p. 79.

³¹ UOMINI 1998.

³² GUÉNÉE 1980.

³³ GUION 2008.

³⁴ En mettant ces exemples en avant, nous avons bien conscience de laisser dans l'ombre de nombreuses recherches très intéressantes telles que BAKOS 1997, FERREYROLLES 1999, TRICARD 1997, etc. Nous avons ici mis en avant les études des processus d'accès à l'objet « passé » au détriment d'études se concentrant sur des figures historiques.

transmission des savoirs favorise moins le passage par l'école et la répartition des connaissances en disciplines savantes.

Ces démarches, ici présentées bien trop succinctement, ont pour grande qualité d'avoir contribué à sortir l'historiographie du « parcours des crêtes³⁵ » et du « questionnaire (...) sur les entreprises exceptionnelles et sur les génies précurseurs³⁶ » de l'histoire narrative, qui polarisaient la disjonction entre histoire-connaissance et histoire-science anticipatoire. Volontairement ou non, elles se sont ralliées à une voie de l'histoire des sciences, dénonçant la tendance « à souligner la permanence et la continuité de la science, le primat et l'universalité de la raison ou de la méthode scientifique plutôt que la contingence historique et l'exotisme de mentalités, de pratiques, ou d'objets révolus³⁷ ». Elles ont ainsi enrichi la connaissance du contexte d'émergence, de circulation et de transferts des savoirs historiques, et mis en avant des savoirs collectifs ordinaires et d'autres types d'intellectualités.

La configuration des lieux d'histoire rentre en effet dans un système de possession et de transmission des savoirs d'une forte altérité par rapport au nôtre :

- L'humanisme et la Renaissance ont ravivé la recherche d'une science universelle, où les connaissances font corps ensemble, et le milieu intellectuel est profondément attaché à l'encyclopédisme. Ainsi, le *polyhistor* est un compilateur de savoirs, qui cherche moins la spécialisation que le rassemblement d'informations qu'il juge utiles ou enrichissantes.
- Le système de transmission des savoirs est aussi déterminé par une culture de la curiosité, incarnée par exemple par les cabinets de même nom ou le développement des pratiques de collection. La curiosité désigne alors aussi bien une chose rare et précieuse, que le désir de contempler une « chose curieuse », de la connaître, voire de la détenir.
- Il tient aussi de la prépondérance de la rhétorique dans les modes communicationnels.
- Les écrivains sont généralement polygraphes, ce qui leur permet de toucher un large public³⁸. Hormis les historiographes royaux qui obtiennent une fonction officielle d'écriture du passé, est historien qui se déclare comme tel. Et rares sont les historiens qui se cantonnent à la production d'histoires.

³⁵ DURANTON 2006, p. 215.

³⁶ UOMINI 1998, p. 9.

³⁷ LICOPPE 1996, p. 7-8.

³⁸ VIALA 1985, p. 194.

- Si on emprunte la grille de lecture de François Hartog, la France moderne repose sur un régime d'historicité où le passéisme reste prédominant, dressant l'histoire en *magistra vitae*. Le déroulement de l'histoire domine l'homme, et le passé, mode cognitif de haute valeur, mérite donc d'être connu. Il coexiste cependant avec une tendance de plus en plus forte, moderne, d'affirmer la grandeur du présent, coexistence visible dans le conflit des Anciens et des Modernes.

Ces quelques traits culturels, brossés grossièrement ici, méritent indubitablement d'être pris en compte pour mieux comprendre, indirectement, l'écriture de l'histoire et tenir compte de l'appropriation de son contenu et de ses codes dans des démarches intellectuelles multiples.

La question de la cohabitation de l'étude de savoirs historiques au sens large avec l'historiographie demeure. Quand ces réflexions devaient amener de la clarté, elles ont parfois semé la confusion en élargissant largement le champ de l'historiographie à l'ensemble des rapports au passé distincts et complexes. Tandis que certains historiens remettent en question la pertinence de la grille de lecture de l'historiographie pour des époques anciennes, d'autres invitent à ne pas confondre histoire et rapport au passé : « c'est le rapport au passé qui est une donnée anthropologique, et non le rapport historien au passé. Le sens du temps qui passe, de la fugacité de la vie, de la permanence (ou de l'impermanence) du monde, du souvenir, de l'attente, de l'espérance, peuvent être les signes de l'historialité de l'humain, et non d'une essence historienne³⁹ ». Histoire, mythe, mémoire, régimes d'historicité, autant de processus distincts autour d'un même objet général. L'historiographie n'avait ni pour vocation ni pour ambition de départ d'étudier l'ensemble de la coupole « passé », et ce rôle n'était pas assigné à une branche spécifique de la discipline. L'importance de la « filiation » historique a favorisé dans les bibliothèques et dans les catalogues le rassemblement catégoriel des discours historiques et des traités théoriques sur l'histoire, avec comme avantage de former des fonds visibles, prestement localisables et privilégiés des usages du passé. En outre, la légitimité des historiens dans les sociétés occidentales, en tout cas contemporaines, d'être les détenteurs sociaux du passé, et l'érection des disciplines dites scientifiques comme premier accès valable aux savoirs ont hiérarchisé, dans les recherches historiques, les relations passées au passé en se penchant essentiellement l'histoire et en éclipçant d'autres.

Aujourd'hui, probablement à la suite de la crise de l'histoire, notre propre questionnement sur les liens entre histoire, objectivité et système de représentations contribue

³⁹ INGLEBERT 2014, p. 136-137.

à imposer et à rendre pertinent le besoin d'élargir le spectre de l'historiographie, ou d'en ouvrir un autre. Face à la dissémination des résultats actuels, face aux nouvelles questions, face à une autre appréhension du passé comme objet de savoir diffus, se pose à l'historien le problème de configurer pertinemment ce savoir et de connecter sans confondre ces recherches. Reconnu comme pertinent mais encore peu discuté, ce champ de réflexion reste très ouvert, aussi magnétique que vertigineux.

Une théorie philosophique nous semble faire écho à cet embarras face à un « système d'histoire », celle de la pensée complexe du philosophe Edgar Morin. Ce qui détermine la connaissance d'un phénomène est notre manière d'organiser cette connaissance. Elle repose sur la sélection de données significatives, leur hiérarchisation et la centralisation d'idées maîtresses, dirigées par un choix paradigmatique. Durant ce processus, ce qu'on décide de placer au centre ou à la périphérie de cette organisation appose fortement une marque à la connaissance du phénomène et à notre vision de celui-ci. Or un phénomène est empreint de complexité. Le philosophe la définit de la sorte : « un tissu (*complexus* : ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes inséparablement associés ». Il insiste sur la solidarité des phénomènes, « tissu d'événements, actions, interactions, rétroactions, déterminations, aléas, qui constituent notre monde phénoménal⁴⁰ ».

Selon Edgar Morin, le processus spontané de sélection et de hiérarchisation des connaissances a tendu, depuis Descartes et la scission de l'*ego cogitans* et de la *res extensa*, à disjoindre des phénomènes interdépendants, dans l'objectif tout à fait valable de mettre de l'ordre. Notre système de pensée s'est alors fondé, pour Morin, sur un paradigme scientifique et évolutionniste. Le philosophe invite par la pensée complexe à replacer les phénomènes au sein de « l'environnement » ou du « système » dans lesquels ils sont inévitablement inscrits, à « rendre compte des articulations entre des domaines (...) qui ont été brisés par la pensée disjonctive⁴¹ ». La théorie de la pensée complexe paraît d'autant plus pertinente pour l'étude des phénomènes du XVII^e siècle que la pensée cartésienne n'a pas encore délié science et philosophie.

Qu'on ne se méprenne pas sur les intentions de cet article. Il ne s'agit en aucun cas de disqualifier les études historiographiques ni de balayer la spécificité de la démarche

⁴⁰ *Id.*, p. 21.

⁴¹ MORIN [1990] 2005, p. 11.

historiographique. Point d'intention non plus de faire semblant de découvrir la contextualisation en histoire.

L'historien Christian Jouhaud, figure importante de l'approche interdisciplinaire entre littérature et histoire, mettait en garde : une source littéraire n'est « pas seulement une trace du passé, un vestige, mais une production textuelle construite et transmise. Une production qui exerce sur nous des effets dont on ne peut pas postuler qu'ils sont identiques à ceux qu'ont perçu les destinataires en leur temps⁴² ». Aborder les concepts de transitions et de rythmes en histoire offre l'opportunité de réinterroger vue synchronique et diachronique de l'historien. L'exemple du rapport au passé au XVII^e siècle a tenté de montrer combien le choix d'un angle de vue modifie les critères qui permettent de définir un ralentissement ou une accélération de l'histoire. En posant l'historiographie comme partie d'un système intellectuel qui la dépasse et la contamine, le XVII^e siècle n'a plus semblé rythmé par de maigres surgissements méthodologiques mais par des usages propres. Les motivations des imprimeurs, les influences des auteurs, les conceptions culturelles générales, les attentes du lectorat rentrent dans l'adéquation et éclairent de nouvelles parties de ce rapport culturel au passé. « De même que la vie sociale de l'histoire dépend de sa façon de devenir mémoire sociale (donc l'histoire vivante), la mémoire sociale, dans toutes ses manifestations et fonctions, est possible seulement dans la mesure où elle fait des emprunts à l'histoire et à ses vraies relations sur les faits passés⁴³ ». L'historiographie du XVII^e siècle est le résultat de son temps : quand on recherche moins une vérité des faits qu'une vérité morale ou politique, alors on se situe moins dans une configuration des savoirs qui vise la modification méthodologique d'une discipline ; quand les livres d'histoire attirent le public, on en diversifie les formes, on transfère les contenus dans d'autres objets textuels ou iconographiques plus qu'on ne revisite le genre. Dès lors, le XVII^e siècle perd son image de tunnel chronologique pour gagner, par la synchronie, une identité particulière, fournie, et indépendante des siècles qui le précèdent et de ceux qui le suivent. Progressivement, l'image de siècle historiographiquement stérile s'est dissolue. Il reste néanmoins beaucoup à éclairer.

Bibliographie

ARIÈS P. ([1954] 1986), *Le temps de l'histoire*, Paris, Seuil.

AMALVI C. (dir.) (2005), *Les lieux de l'histoire*, Paris, Armand Colin.

AVEZOU L. (2008), *Raconter la France. Histoire d'une histoire*, Paris, Armand Colin.

⁴² JOUHAUD 2007, p. 33.

⁴³ SZPOCINSKI 2009, p. 229.

- BAKOS A. (1997), *Images of kingship in Early modern France. Louis XI in political thought 1560-1789*, Londres-New-York, Routledge.
- BARRET-KRIEGER B. ([1988] 1996), *L'histoire à l'Âge classique*, 4 t., Paris, Presses Universitaires de France.
- BIZIÈRE J. M. et VAYSSIÈRE P. (1995), *Histoire et historiens. Antiquité, Moyen Âge, France moderne et contemporaine*, Paris, Hachette.
- BRUTER A. (1997), *L'histoire enseignée au Grand Siècle. Naissance d'une pédagogie*, Paris, Belin.
- BURKE P. (1969), *The Renaissance sense of the Past*, Londres, Edward Arnold.
- DE CERTEAU M. (1975), *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.
- CHAUNU P. (1987), « Conscience de la durée et du temps », in *Histoire et conscience historique à l'époque moderne. Actes du colloque de 1986*, Paris, Association des historiens modernistes des Universités-P.U.P.S, p. 7-18.
- DELACROIX Christian, DOSSE François, GARCIA Patrick et OFFENSTADT Nicolas (2010), *Historiographies. Concepts et débats*, 2 vol., Paris, Gallimard.
- DESCARTES R. ([1628-1629] 2002), *Règles pour la direction de l'esprit*, présentation par ONG-VAN-KUNG K. S., traduction et notes par DE BRUNSCHWIG J., Paris, Le livre de Poche.
- DOSSE François (2000), *L'histoire*, Paris, Armand Colin/HER.
- DURANTON H. (2006), « Les théoriciens de l'histoire de France et le passé national dans la France des Lumières », in FUMAROLI M. et GRELL C. (éd.), *Historiographie de la France et mémoire du royaume au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, p. 215-230.
- FEBVRE L. ([1952] 1992), *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin.
- FERREYROLLES G. (éd.) (1999), *La représentation de l'histoire au XVII^e siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon.
- FOUCAULT M. (1966), *Les mots et les choses. Une archéologie du savoir en sciences humaines*, Paris, Gallimard.
- GUÉNÉE B. (1980), *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier.
- GUION B. (2008), *Du bon usage de l'histoire : histoire, morale et politique à l'âge classique*, Paris, Honoré Champion.
- HARTOG F. ([2003] 2012), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil.
- HAZARD P. ([1935] 1961), *La crise de la conscience européenne 1680-1715*, Paris, Fayard.
- HUPPERT G. (1973), *L'idée de l'histoire parfaite*, trad. par BRAUDEL F. et BRAUDEL P., Paris, Flammarion.

- INGLEBERT H. (2014), *Le monde, l'histoire. Essai sur les histoires universelles*, Paris, Presses Universitaires de France.
- JOASSART B. (2011), *Aspects de l'érudition hagiographique aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Genève, Librairie Droz.
- JOUHAUD C. (2007), *Sauver le Grand-Siècle ? Présence et transmission du passé*, Paris, Seuil.
- KENNY N. (2004), *The uses of curiosity in early modern France and Germany*, New York, Oxford University Press.
- LE GOFF J. ([1977] 1988), *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard.
- LICOPPE C. (1996), *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte.
- MARIN L. (1978), *Le récit est un piège*, Paris, Éditions de Minuit.
- MORIN Edgar ([1990] 2005), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil.
- NORA P. (dir.) (1984-1992), *Les lieux de mémoire*, 3 t., Paris, Gallimard.
- POIRRIER P. (2004), *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil.
- POMIAN K. (1987), *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard.
- SZPOCINSKI A. (2009), « Histoire et mémoire sociale », in NDAYWEL È NZIEM I. et MUDIMBE-BOYI E. (éd.), *Images, mémoires et savoirs. Une histoire en partage avec Bogumil Koss Jewsiewicki*, Paris, Karthala, p. 223-230.
- TRICARD J. (1997), « La culture médiévale d'un érudit du XVII^e siècle. Clovis dans *Les annales manuscrites de Limoges* de 1638 », in TURREL D. (dir.), *Mélanges offerts à Claude Petitfrère. Regards sur les sociétés modernes (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Tours, Publications de l'Université de Tours, p. 145-152.
- UOMINI Steve (1998), *Cultures historiques dans la France du XVII^e siècle*, Paris, L'Harmattan.
- VIALA A. (1985), *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Éditions de Minuit.